

[...]

Maman et moi sommes restées une année au Vietnam avant de fuir à notre tour. Dans notre quotidien tout a changé très vite. Preuve que les « libérateurs » avaient planifié leur action pour nous amener de force au communisme, pour chasser de nous les pensées « contre-révolutionnaires ». Nous voulions à tout prix échapper à cet endoctrinement.

Voilà pourquoi nous avons commencé à rajeunir... En effet, l'âge minimum pour être déporté en « camp de rééducation » avait été fixé à seize ans. Il fallait donc rester le plus longtemps possible hors de cette menace. Parfois les communistes n'étaient pas dupes. Asiatiques comme nous, ils étaient aptes à discerner que nous faisons plus vieux que notre âge « Toi t'as pas quatorze ans, t'en as dix-sept ou dix-huit ! ». Mais ils se laissaient quand même abuser, parce qu'ils raisonnaient plus en bureaucrates qu'en termes de bon sens. Avec une certaine candeur, ils avaient du mal à imaginer que nous puissions refuser la belle et radieuse rééducation qui nous était offerte...

Toujours est-il que nous, les jeunes, avons pris l'habitude de tricher sur notre physique. Ma mère me faisait des nattes pour que je paraisse une gamine. Dans le Cambodge de Pol Pot, les communistes ne se fondaient même pas sur l'âge. C'étaient les porteurs de lunettes qu'on envoyait dans des camps, où la plupart mourraient dans un désordre et un dénuement démentiels. C'était le moyen que les tortionnaires avaient trouvé pour éliminer le « nouveau peuple », celui des gens instruits qui devaient être « détruits ». Car c'était désormais l'ancien peuple qui devait diriger le pays, et pour cela il n'y avait plus besoin d'écoles, de services publics, de médecine, etc. Heureusement, le Vietnam a échappé au délire meurtrier connu par son voisin.

La différence restait considérable entre nos compatriotes du Nord et nous. Ils estimaient que nous avions trahi ; nous jugions leur système inacceptable pour le développement et le bonheur du pays. La différence n'était pas que dans les idées ; elle transparaisait aussi dans la façon de nous habiller, et dans les petits détails heureux de notre façon de vivre.

Dans les premiers temps, parmi les gens du Nord, ce sont surtout les militaires *bộ đội* qui sont entrés dans le Sud. Les civils n'ont suivi que plus tard. En premier, donc, les hommes en noir, anciens *vietcong*, tous plus ou moins commissaires politiques, espionnant ce qui se passait dans la nouvelle société vietnamienne censée être réunifiée. Gare aux dénonciations pour non-conformité à la ligne politique du Parti.

Six mois après la « libération », nous avons fait la connaissance de cousins appartenant aux *bộ đội*. À peine arrivés, ils avaient voulu nous rencontrer. La glace avait été difficile à rompre, malgré notre lointaine histoire familiale commune. Quand même, ils ont fini par se lâcher un peu... Les trente années qu'ils avaient passées sous le régime vietminh avaient été très dures, dans un dénuement matériel proche de la misère. Un peu de manioc pour repas, un tube dentifrice coûtant le salaire de tout un mois, etc. Anecdote révélatrice : nos bidets, par exemple, les intriguaient. Ils lavaient leur riz dedans ! Après tout, ça n'était pas si bête, mais cela montrait leur méconnaissance du confort moderne.

Ces cousins ont fini par aller plus loin dans la confiance sur leur mode de vie dans le Nord : tout le monde dénonçant tout le monde, personne à qui faire confiance, lavage de cerveau, garçons faits militaires par obligation, filles devant impérativement travailler aux champs, quels que soient leurs talents : voilà ce qu'avait été leur condition. Ils nous ont avoué qu'ils avaient été enrôlés par défaut, se résignant au sort qui leur avait été assigné, sans même se rebeller intérieurement parce que cela leur semblait dans l'ordre des choses. Par la suite, découvrant la liberté qui avait été la nôtre, ils ont pris conscience de l'existence d'un autre monde, une sorte de pays étranger à leur propre univers, même si la culture, la langue et la famille nous étaient communes. Prendre conscience qu'on leur avait menti toute leur vie, cela a été un grand choc pour eux.

Les retrouvailles entre branches séparées d'une même famille ne se sont d'ailleurs faites que très progressivement. Les nordistes n'avaient pas forcément confiance en nous, puisqu'ils nous connaissaient peu. Et puis, ils avaient été mis en garde contre les mauvaises idées capitalistes ou impérialistes dont leur régime nous avait si longtemps rendus coupables. Pour notre part, régnait la crainte d'être dénoncé au nouveau pouvoir pour on ne saurait quels méfaits, ou de nous retrouver dans un camp de rééducation. De toute façon, pour eux comme pour nous, la joie des présentations ou des retrouvailles était entachée par la déception d'être passés à côté d'une ambiance familiale commune pendant plus de trente ans.

La vie était particulièrement pesante pour ceux d'entre nous qui avaient travaillé avec les Américains ou étaient soupçonnés d'une connivence de ce genre. En plus, si on avait eu le malheur de déplaire, jadis, à un homme devenu commissaire politique depuis la réunification, la menace des camps de travail était encore plus forte.

Mon oncle a fait partie de ceux ayant connu ce terrible sort. Quand il a disparu, emmené dans une destination dont on ignorait tout, la famille a perdu sa trace. Heureusement, un jour qu'il travaillait sur une voie ferrée, il a pris le risque de glisser, à un passager qui lui avait inspiré confiance, quelques mots griffonnés sur un bout de papier. Il a juste eu le temps de demander à cette personne d'envoyer son message à l'adresse indiquée, en ajoutant : « Je suis en brousse, dans un lieu dont je ne connais pas le nom. Mais surtout, dites que je suis vivant ! Dites aussi à ma femme qu'elle ne m'attende plus, et qu'elle parte aux États-Unis si elle peut. J'espère pouvoir la retrouver un jour ». Par chance, cet inconnu avait donné suite à la demande de mon oncle, ce qui était de sa part un geste de grande générosité, courageux et bien sûr très dangereux.

Il y avait deux solutions pour fuir : Soit passer par la filière officielle, avec des papiers qui souvent l'étaient moins... Soit recourir à ce que les médias ont retenu comme l'évasion des *boat people*. Dans le second cas, la fuite devait être convenue avec des pêcheurs, pour un dangereux voyage jusqu'en Thaïlande ou au-delà. Cela coûtait des sous, beaucoup de sous. Dans la meilleure hypothèse, si dans ces premiers camps on était reconnu comme réfugié, l'exil pouvait se poursuivre jusqu'en Europe ou Amérique.

À partir de mai 1975, le mouvement d'émigration n'a jamais cessé, dans un vaste « chacun pour soi ». La préparation était longue, avec de fréquentes fausses pistes et toujours la crainte d'être dénoncé. Le plus grand secret était de règle. Dans la journée il fallait garder un comportement normal, pour ne pas attirer l'attention ou susciter la méfiance. Et puis, un soir,

on partait en douce. Le lendemain, on ne laissait après soi que des questions : « Comment a-t-il fait ? Où est-il parti ? Est-ce que moi aussi... ».

Dans ma famille comme tant d'autres, nombreux ont été ceux qui ont tenté plusieurs fois de fuir le pays. Je connais même une femme qui a récidivé six fois ! Elle a toujours été rattrapée par les communistes. Elle a fait de la prison, en est sortie, mais a retenté l'aventure de la liberté, par voie de mer. Sept échecs ! À la fin, elle a baissé les bras. Je l'entends encore nous dire, bien plus tard en 1982, la première fois où, adulte, je suis retournée au pays : « Tu sais, j'ai fini par renoncer, convaincue que ces sept échecs étaient un signe du ciel ; je ne devais pas aller à l'encontre du destin ». De fait, renonçant à l'étranger, elle a monté un commerce sur place et a commencé à remonter la pente. Elle incarnait bien nos compatriotes qui, malgré les lourdeurs administratives et politiques, ont su insuffler un nouveau dynamisme dans notre pays. Jusqu'à ce que l'ouverture économique vienne officiellement encourager leurs initiatives. Ces compatriotes aussi je les admire, autant que ceux qui ont réussi à l'étranger au prix de traversées mortellement dangereuses.

Le terrible sort d'une de ces personnes nous a particulièrement marqués. Nous l'avions accueillie à son arrivée en France, bien plus tard, alors que nous-mêmes étions correctement installés et donc en mesure d'héberger des compatriotes. Sur le bateau qui devait la conduire à la liberté, elle avait été violée, pendant trois jours, par des Thaïlandais. Après son installation, elle est revenue nous voir quelques fois. Et puis elle a pris de la distance, progressivement, jusqu'à ne plus donner aucune nouvelle. Parce qu'elle ne voulait plus avoir de contacts avec les gens qui savaient... Elle avait préféré redémarrer une nouvelle vie ; elle voulait tourner la page. Mais voilà, ça ne se peut pas, bien sûr. De tels traumatismes ne vous lâchent jamais, cauchemars hargneux revenant inlassablement vous mordre les mollets, chaque nuit, toujours différents mais de même nature.

[...]